



HAL
open science

Traduction et communication interculturelle ou la traduction comme contre-feu à l'incendie linguistique de la “ globalisation ”

Jean-René Ladmira

► To cite this version:

Jean-René Ladmira. Traduction et communication interculturelle ou la traduction comme contre-feu à l'incendie linguistique de la “ globalisation ”. Les nouveaux cahiers franco-polonais, 2008, Aspects sociologiques et anthropologiques de la traduction, 7, p. 47-60. hal-02173443

HAL Id: hal-02173443

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02173443v1>

Submitted on 4 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES NOUVEAUX CAHIERS FRANCO-POLONAIS



**ASPECTS SOCIOLOGIQUES
ET ANTHROPOLOGIQUES
DE LA TRADUCTION**

No 7/2008

Collection :
LES NOUVEAUX CAHIERS FRANCO-POLONAIS, N° 7

**ASPECTS SOCIOLOGIQUES
ET ANTHROPOLOGIQUES
DE LA
TRADUCTION**

Sous la rédaction de
Zofia Mitosek
Anna Ciesielska-Ribard

CENTRE DE CIVILISATION POLONAISE (UNIVERSITE DE PARIS-SORBONNE)
FACULTE DE LETTRES POLONAISES (UNIVERSITE DE VARSOVIE)

Paris – Varsovie 2008

JEAN-RENÉ LADMIRAL

Université de Paris-X Nanterre, ISIT
France

TRADUCTION ET COMMUNICATION INTERCULTURELLE OU LA TRADUCTION COMME CONTRE-FEU À L'INCENDIE LINGUISTIQUE DE LA « GLOBALISATION »

1. Vous avez dit « anthropologie » ?

Sous sa forme initiale, dans la présentation générale de l'appel à communications, l'intitulé du colloque, dont ce sont ici les actes, portait sur les « aspects anthropologiques et sociologiques de la traduction ». C'est ce qui m'a amené à thématiser d'abord la problématique d'une anthropologie de la traduction.

A vrai dire, le concept d'anthropologie lui-même fait d'emblée problème, à raison de son polysémantisme interlinguistique. Je m'explique : on a affaire là à ce qu'en linguistique il est convenu d'appeler un internationalisme, c'est-à-dire un terme dont on retrouve des équivalents dans différentes langues, avec quelques variations minimales du signifiant (qui correspondent aux spécificités graphiques et phonétiques des langues concernées). Sauf que, d'une langue à l'autre, les variations ne touchent pas toujours le seul signifiant et, qu'à y regarder de près, elles ne sont pas toujours minimales. C'est un problème auquel mon passé de germaniste m'a rendu attentif, dans la mesure où il y a en allemand de très nombreux *Fremdwörter* (mots étrangers) qui pour l'essentiel sont empruntés au français, mais qui souvent s'en distinguent par des nuances sémantiques fines, plus délicates que les fameux « faux amis » de l'anglais. C'est le cas du concept d'anthropologie – et nous voilà entrés d'emblée dans notre sujet de façon impromptue, avec un problème concret de traduction qui va me servir d'embrayeur, comme disait Jakobson (*shifter*).

D'une façon générale, en tant que traductologue, je critique ceux que j'ai appelé les *contrastivistes*, qui analysent la traduction dans les termes strictement linguistiques du décalage qu'il peut y avoir entre deux langues ; alors que, pour ma part, je privilégie une approche généraliste¹. J'entends au contraire proposer

¹ C'est ainsi que j'ai établi une opposition entre les traductologues au sens strict et, donc, les contrastivistes : cf. notamment mon étude « Les quatre âges de la traductologie – Réflexions sur une diachronie de la théorie de la traduction », in : *L'histoire et les théories de la traduction*. Les actes (colloque de Genève : 3-5 octobre 1996) Berne & Genève, ASTTI & ETI, 1997, pp. 11-42, *speciatim*, p. 27 sq.

des « théorèmes pour la traduction » qui, pour la plupart, sont censés avoir une portée générale, indépendamment du couple des langues mises « en contact » dans telle ou telle conjoncture de traduction². Cela dit, il m'arrive aussi de formuler, à la marge, ce que j'appelle mes *théorèmes contrastifs* concernant tel ou tel binôme linguistique, touchant les langues avec lesquelles je travaille. C'est ainsi que, dans le prolongement de ce qui a été indiqué plus haut, j'enseigne qu'il convient notamment de bien « dissimuler les *Fremdwörter* » quand on traduit de l'allemand-source vers le français-cible. Mais, pour le cas qui nous occupe, je pourrai tout aussi bien invoquer un théorème généraliste enseignant qu'il convient de dissimiler les internationalismes³.

C'est ce à quoi je vais m'attacher maintenant concernant le concept d'anthropologie, pour autant que s'en dégagent des perspectives éclairant la réflexion traductologique. Si je ne me suis pas interdit d'en passer par le préalable du petit détour méthodologique qui précède, c'est justement qu'il nous plaçait immédiatement *in medias res*, en nous confrontant à un problème de traduction concret, où les clivages linguistiques sont en même temps des clivages interculturels. – En tant que traducteur, ma « combinaison » (comme on dit dans le milieu) comporte trois langues suivantes : français (LA), allemand (LB), anglais (LC). Or il se trouve que ledit concept d'anthropologie revêt, dans chacune de ces trois langues, des connotations différentes, sur lesquelles j'entends ici prendre appui (sans préjuger bien sûr de ce que pourraient m'apprendre d'autres langues que j'ignore, comme le polonais par exemple).

Dans le jargon actuel et proprement « dominant » des sciences humaines, le mot « d'anthropologie » tend à prendre le sens qu'a son homologue dans le monde anglo-saxon (de la social *anthropology* britannique à la cultural *anthropology* américaine...). En ce sens, il va à remplacer le terme traditionnellement utilisé en français d'*ethnologie*, qui me semble préférable à bien des égards. Dans cette acception « française », les aspects anthropologiques mis en exergue par notre colloque désigneront les problèmes ethno-sociologiques de la traduction. De fait, c'est une dimension fondamentale des problèmes de traduction, dont il est vrai qu'elle n'a longtemps pas été suffisamment prise en compte, obnubilés qu'étaient ceux qui entendaient traiter la traduction par la seule dimension linguistique.

² C'était dès le départ la logique de l'approche traductologique que j'ai développée dans mon livre : *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 2002 (coll. « Tell », n° 246). De fait, c'est une approche que partagent la plupart des théoriciens de la traduction.

³ On a là un théorème traductologique d'extension plus générale pour ce qui est des langues auxquelles il est censé s'appliquer, mais aussi plus limité pour ce qui est des items linguistiques qu'il prend pour objet. – Sur le concept de dissimulation, que je mets au centre de ma traductologie : cf. *Traduire : théorèmes pour la traduction, op. cit.*, pp. 57, 190, 218 et passim ; et j'en traiterai de façon thématique et détaillée dans ma contribution au colloque international organisé par notre collègue Magdalena Nowotna sur « Les traces du traducteur » (Paris, INALCO : 10-12 avril 2008).

Encore que, par un effet de balancier bien connu, il semblerait que l'*intercultural* soit devenu entre temps une « tarte à la crème » omniprésente dans les sciences humaines et ailleurs. Bien évidemment, la traductologie n'a pas échappé à cette mode qui, depuis quelques années, a envahi tout discours sur la traduction.

Cela dit, en dépit de la critique implicite aux remarques un peu acerbes que je viens de faire, c'est un aspect des choses tout à fait essentiel, sur lequel j'entends revenir dans la suite de la présente étude, comme au demeurant l'annonce le titre que je lui ai donné. Il m'est en effet apparu assez tôt que la traduction est un cas particulier, voire un cas remarquable de la communication interculturelle⁴. Mais avant d'en venir là, j'entends continuer à baliser le champ d'études traductologiques que désignent les « aspects anthropologiques » de la traduction, en me servant encore du fil conducteur (*Leitfaden*) que me fournit justement la traduction de cet internationalisme et des décalages sémantiques qu'elle permet de mettre en évidence. Au reste, ce petit problème interlinguistique de terminologie est déjà aussi un problème de communication interculturelle au niveau même de connotations différentielles qu'il fait apparaître. Il n'aura échappé à personne que la dissimilation interlinguistique du concept d'anthropologie dont j'esquisse ici l'analyse est aussi une dissimilation interculturelle et qu'elle s'inscrit dans la logique « ethnolinguistique » de la traductologie qui vient d'être évoquée⁵.

Notons au passage qu'il est permis de voir dans le sens franglais qui est venu affecter le concept d'anthropologie l'une des manifestations, discrètes et souvent inaperçues, de ce que j'ai dénoncé sous le nom de *dhimmitude linguistique*, qui appelle la critique que j'en esquisserai plus bas et qu'annonce

⁴ Ainsi la traduction occupait-elle tout naturellement sa place, comme dispositif d'analyse, au sein des recherches que j'ai pu mener parallèlement sur la problématique et l'interculturel. Cf. notamment mes deux articles : « Traduction et communication interculturelle », in : Lucette Colin & Burkhard Müller (sous la dir. de), *La Pédagogie des rencontres interculturelles*, Paris, Anthropos, 1996 (coll. Exploration interculturelle et science sociale), pp. 89-100 & « Le prisme interculturel de la traduction », in : *Palimpsestes*, N° 11 (1997) *Traduire la culture*, pp. 13-28. De même, mon livre sur les théorèmes pour la traduction trouve un prolongement dans l'ouvrage que j'ai publié avec Edmond Marc Lipiansky : *La Communication interculturelle*, Paris, Armand Collin, 1995 (Bibliothèque européenne des sciences de l'éducation).

⁵ Dès le départ, le concept problématique de connotation a été défini comme une sorte de sens secondaire déterminé par des « valeurs supplémentaires » relevant à la fois d'une approche sociolinguistique et du concept de subjectivité, alliant donc d'une part des « valeurs affectives » et d'autre par des valeurs socio-culturelles, ces différentes valeurs pouvant relever soit de la sémantique attachée à la langue, et donc aux langues, soit de la sémiotique mise en œuvre par la parole du texte. Il est clair que cette problématique est fondamentale pour la traduction, ce qui m'a conduit à lui donner une place très importante dans mon livre, cf. *Traduire : théorèmes pour la traduction*, op. cit., pp. 115-248. Dans cet esprit mais aussi dans une perspective plus limitée, je m'attache ici à dissimuler la spécificité des connotations interculturelles inhérentes au sémantique respectif du concept d'anthropologie dans les trois langues considérées.

le sous-titre de la présente étude⁶. – A ce propos, notons au passage que si, pour l'essentiel, les internationalismes se signalent par leur étroit cousinage au plan du signifiant, il est vrai qu'il en est quelques-uns qui sont des internationalismes au plan du signifié et dont les signifiants « dépareillés » devront faire l'objet d'une dissimulation. C'est le cas du concept de « globalisation », que je n'ai utilisé tel quel dans mon sous-titre qu'entre guillemets et à titre polémique ; alors que l'équivalent français est bel et bien la mondialisation pour ce qui, on peut bien le dire, est proprement un « internationalisme » franglais.

Quoi qu'il en soit, je préfère d'autant plus en revenir au sémantisme du terme français qui nous occupe et au sein duquel il y aura lieu à vrai dire de distinguer deux sens différents. En français, l'anthropologie renvoie d'abord à l'*anthropologie physique*, qui regarde du côté de la paléontologie, de la génétique des populations, de la biologie, etc. Il est bien clair qu'on est là assez loin des problèmes de la traduction qui nous occupent ici. Mais il y a aussi un autre sens de ce concept, qui désigne un chapitre de la philosophie. Cette anthropologie philosophique (à laquelle j'ai consacré une part de mes enseignements de philosophie générale et d'épistémologie des sciences humaines à l'Université de Paris-X Nanterre) s'attache à fournir des éléments de réponse à la quatrième question de Kant : « qu'est-ce que l'homme ? » Pour ce faire, ladite anthropologie nous ouvre un horizon totalisant et critique de l'ensemble des sciences humaines, mais aussi de savoirs plus traditionnels et des connaissances dont est porteuse la culture. Ce second sens n'est pas si éloigné que ça de nos travaux touchant la traduction et il y apporte à mes yeux un certain éclairage.

C'est ainsi qu'en aval de la philosophie, et dans la perspective des recherches d'ordre épistémologique concernant le statut théorique de la traductologie, dans lesquelles je me suis engagé depuis plusieurs années, j'en suis venu à tracer le programme d'une *Anthropologie interdisciplinaire de la traduction*. Dès lors qu'on s'intéresse assez près à la traduction, il s'avère en effet qu'elle n'est pas du tout cette activité subalterne et marginale, proprement « secondaire » (*sekundär*), telle que beaucoup l'imaginent, et qui ne viendrait que fournir la matière d'un appendice de la Linguistique Appliquée, mais au contraire qu'elle constitue un objet d'études et de réflexion tout à fait important dont la richesse insoupçonnée jusqu'alors en appelle à tout un ensemble de disciplines. Je ne peux qu'y faire allusion ici, dans la mesure où cette problématique, qui fera

⁶ La « dhimmitude linguistique » est une idée que j'ai abordée lors de ma communication au colloque de l'A.I.L.A. (Association internationale de Linguistique Appliquée) à Salonique, le 9 décembre 1999 : « Métaphraséologiques », in : *The Contribution of Language Teaching and Learning to the Promotion of a Peace Culture*, Faculté des Lettres UATH (Université Aristote de Thessalonique), Thessalonique, 2001, pp. 97-117. Concrètement, il s'agit de la pression qui s'exerce d'une façon de plus en plus impérieuse en faveur de *tout-anglais* – que mon fils Charles préfère appeler le « tout-à-l'anglais », par analogie avec le tout-à-l'égoût... Sur ces questions, cf. inf.

l'objet d'une prochaine étude (et dont c'est ici le « galop d'essai » pour ainsi dire), appellerait différents développements qui sortiraient des limites de l'épure. C'est d'autant plus vrai qu'il y a là tout un « chantier » de recherche dont en fait je n'ai encore pu explorer qu'une partie.

Jusqu'à présent, mon attention a porté principalement sur ce que j'ai appelé le *triangle interdisciplinaire* de la traductologie, mettant l'accent sur trois disciplines fondamentales dont il m'apparaît qu'elles viennent éclairer la traduction et nourrir la traductologie, à savoir : la linguistique, bien sûr, mais aussi la psychologie et *last but not least* la philosophie⁷. Ce m'est déjà une façon de marquer que la linguistique n'est pas seule en cause, même si bien sûr elle est essentielle, apportant la rigueur de sa méthodologie et les conceptualisations de sa terminologie, qui sont indispensables à toute étude de la traduction. Mais la « traduction » a aussi le sens dynamique de l'activité de traduire ; et il revient à la psychologie de prendre en compte « ce qui se passe dans la tête des traducteurs »⁸. Pour ce qui est de la philosophie, à laquelle j'attache la plus grande importance, je lui assigne la tâche de nous donner les moyens de développer notamment ce que j'ai appelé une « sémantique sauvage », dont le traducteur ne saurait se passer dans la pratique⁹.

Bien sûr, il n'y saurait manquer en outre une approche *ethno-sociologique* de la traduction comme pratique linguistique (ou plutôt « langagière ») de la communication interculturelle – à laquelle il a déjà été fait référence plus haut (en rapport avec le sens « franglais » revêtu par l'anthropologie) et qui nous occupera dans ce qui suit. Sans en méconnaître l'importance, c'est là une perspective à laquelle je n'ai pas donné immédiatement la priorité, ne fût-ce que dans la mesure où le grand Eugene A. Nida avait ouvert ce chantier, à travers ses propres travaux et tous ceux qu'il a contribué à impulser¹⁰. Au demeurant,

⁷ Cf. notamment Jean-René LADMIRAL, « L'Empire des sens », in : Marianne LEDERER (éd.), *Le sens en traduction*, Caen, Lettres modernes/Minard, 2006 (coll. « Cahiers Champollion », n° 10), pp. 109-125, *speciatim*, p. 113 sq.

⁸ Je fais ici écho au titre du livre qu'a publié, naguère encore, Hans P. KRINGS, *Was in den Köpfen von Übersetzern vorgeht*, Tübingen, G. Narr Vlg, 1986 (Tübinger Beiträge zur Linguistik, n° 291). En fait, il s'agit d'une première étude, où l'auteur reste dans le cadre d'une approche encore très « phénoménologique », même s'il a déjà le mérite d'enfreindre le double interdit méthodologique du mentalisme (en linguistique) et de l'introspection (en psychologie).

⁹ Là encore, je ne peux que renvoyer aux différents travaux que j'ai publiés dans ce domaine, en me limitant à citer un texte que je me suis plu pour un temps à appeler mon testament philosophique en matière de traduction : « La traduction entre en philosophie », in : *La Traduzione fra filosofia e letteratura*, a cura di Antonio LAVIERI, Turin, l'Harmattan Italia, 2004 (Indagini e Prospettive 11), pp. 24-65. Cf. aussi ma *Filosofia de la traduccion* à paraître prochainement aux Presses de l'Université de Malaga.

¹⁰ Cette préoccupation était déjà présente dès son grand livre : *Toward a Science of Translating with special reference to principles and procedures involved in Bible translating*, Leyde, E. J. Brill, 1964 ; et elle sera développée dans toute la collection qu'il a inspirée dans la perspective des traductions bibliques dont il assurait la direction scientifique : *Helps for Translators*.

dès avant les travaux de ce dernier, le non moins grand Georges Mounin en avait esquissé le programme, en évoquant la dimension « ethnographique » de la traduction¹¹.

Continuant à utiliser les variations interlinguistiques du concept d'anthropologie comme fil conducteur, j'en viendrai maintenant à évoquer le sens que tend à prendre le terme en allemand. Dans le contexte de la philosophie allemande, le concept *Anthropologie* fait couple avec celui de théologie et il nous renvoie, a contrario en quelque sorte, à une métaphysique de l'homme, bien au-delà de l'immanence inhérente à l'horizon de totalisation critique des sciences humaines évoqué plus haut.

Pour m'en tenir à la traduction, j'entends en l'espèce y pointer seulement la question du littéralisme, dans la mesure où les réflexions que j'ai développées à ce propos (et les controverses où cela m'a entraîné) m'ont conduit à l'idée qu'y était à l'œuvre ce que je me suis hasardé à appeler un *inconscient théologique* de la traduction. Il y a là un vaste problème que je n'ai pas découvert qu'au terme de plusieurs années de recherches, qui sont venues prolonger mes travaux en traductologie et que je me suis plu à appeler *cum grano salis* ma « traductosophie ». Je ne peux ici qu'y faire brièvement référence, devant me contenter là encore de renvoyer le lecteur à quelques-unes des études que j'y ai... consacrées¹². J'en dirai seulement que tout se passe comme si, chez d'aucuns, le texte-source à traduire se trouvait investi comme un Texte sacré : un texte « original originaire ».

Enfin, il m'est apparu aussi que, finalement, c'est le concept de traduction lui-même qui fait problème. Paradoxalement, en effet, on n'en peut guère donner de définition satisfaisante intellectuellement, même si bien sûr on croit très généralement avoir une idée assez précise de ce dont il s'agit¹³. Cette difficulté « aporétique » m'a amené à assimiler la traduction à l'équivalent d'un « indéfinissable du système » comme ceux auxquels on en vient dans le cadre de l'axiomatisation d'une théorie hypothético-déductive¹⁴. Partant de là, j'incline

¹¹ Georges MOUNIN, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, préf. D. Aury, Paris, Gallimard, 1963 (Bibliothèque des Idées), rééd. (à partir de 1976, dans la coll. « Tel », N° 5).

¹² « Sourciers et ciblistes », in : *Revue d'esthétique*, N° 12 (1986), pp. 33-42 & « Théologie juive et théologie catholique de la traduction », in : *Parcours Judaïques IV : Actes du colloque « Les Juifs et le Livre »* de Janvier 2000, dir. Danièle FRISON, Université Paris-X, 2000, pp. 267-282 ; voir aussi les travaux que j'ai publiés entre ces deux études, notamment sur Walter Benjamin.

¹³ Encore que sous la forme de « traduction » on mette en fait bien des choses, tout à fait différentes – comme je me suis attaché à le montrer en détail dans mon étude « Traduire les langues, traduire les cultures. Une mise au point conceptuelle », in : *Il fabbro del parlar materno...*, éd. Ch. BALLIU, Bruxelles, éd. du Hazard, 2001 (Coll. Actes), pp. 115-150.

¹⁴ Je ne développe pas ce point que j'ai abordé dans la nouvelle préface à la réédition de mon livre *Traduire : théorèmes pour la traduction* ; par la suite, j'en ai traité dans mon étude « La traduction, un concept aporétique ? » in : *Identité, altérité, équivalence...*, textes réunis par Fortunato ISRAEL, Paris-Caen, Lettres modernes/Minard 2000.

à penser que ce n'est pas tant la traduction qui serait un cas particulier de la communication que l'inverse ! Plus précisément, il convient d'inverser le rapport : de la même façon qu'au départ la linguistique est un sous-ensemble de la sémiologie alors que, dans les faits, c'est la première qui tend à absorber la seconde. Ainsi en suis-je venu au bout du compte à thématiser la traduction comme un *quasi-invariant anthropologique* au principe même de la communication et du langage.

2. Trois scénarios de la communication interculturelle

2.0. Encore maintenant, nous avons des frontières linguistiques, et heureusement ! alors que les frontières nationales des Etats tendent à s'estomper, ouvrant un vaste espace mondialisé au grand vent destructeur de la « globalisation » tous azimuts... D'une façon générale, la vie humaine a besoin d'un espace protégé pour pouvoir se développer, comme l'avait justement rappelé Nietzsche : ainsi la santé de nos sociétés et de nos cultures exige-t-elle l'environnement de leurs biotopes linguistiques, c'est-à-dire la diversité des langues. Il reste qu'en même temps, c'est un défi ! et à mes yeux, il y aurait deux ou trois façons de relever ce défi, deux ou trois *scénarios* pour la communication plurilingue.

2.1. Il y aurait d'abord un scénario optimiste, que j'appellerai le scénario pédagogique ou didactique – à savoir : nous allons apprendre des langues, nous allons savoir des langues, beaucoup de langues ; nos enfants en sauront encore plus, etc. Au bout du compte, on verrait se dessiner l'horizon idyllique d'un multilinguisme général en Europe, d'une polyglossie européenne généralisée. Bien sûr, ce n'est qu'un rêve... Ce scénario idéaliste renoue avec l'illusion messianique qui consiste à rêver l'avenir, à y projeter la réalisation de ce que nous n'avons su faire (*wishfull thinking*). En termes psychanalytiques, on pourra parler de *déplacement* et de *projection* – comme c'est, à vrai dire, souvent le cas en matière pédagogique. Nous allons « projeter » sur l'avenir : sur nos enfants, pour les parents ; sur nos élèves, pour les professeurs. Il n'en va pas autrement en politique, où il arrive encore qu'on projette sur les générations suivantes l'idée d'un avenir meilleur. Autant de versions de ce « désir d'éternité » (F. Alquié) que les mortels ne peuvent s'empêcher de caresser en cachette, voire à leur propre insu.

Pour toutes ces raisons « anthropologiques », on conçoit la fascination que peut exercer ce premier scénario polyglossique (je serais tenté de dire « panglossique ») ; et *a fortiori* en sera-t-il ainsi auprès de ceux qui, parmi nous, s'occupent de Langues Etrangères Appliquées et de Linguistique Appliquée. La didactique des langues ne constitue-t-elle pas en effet l'essentiel de ladite Linguistique

Appliquée ? La perspective d'un multilinguisme « tous azimuts » n'est-elle pas la promesse d'un vaste marché pour les linguistes et autres enseignants ? l'assurance pour eux du plein emploi en quelque sorte... Politiques, linguistes, enseignants, parents d'élèves et employeurs feront chorus pour demander que soit renforcé l'apprentissage des langues.

Ce rêve, bien optimiste, d'une dissolution didactique des frontières interlinguistiques irait de pair avec l'utopie d'une culture de la paix et d'une transparence des migrations. Mais ce rêve est un fantasme ne fût-ce que parce que notre capacité d'apprendre des langues est quand même limitée. Je me plais à répéter (*cum grano salis*) qu'en matière de langues étrangères, ce ne sont que les sept premières qui sont difficiles à apprendre, après c'est facile... Cela est vrai de quelques « génies des langues » (comme il m'a été donné d'en connaître deux dans ma vie). Mais sérieusement : trois ou quatre langues (en comptant bien sûr sa propre « langue maternelle »), voilà bien un *maximum* auquel la plupart d'entre nous n'ose même pas espérer pouvoir prétendre.

2.2. De fait, il faudra bien en rabattre. C'est dans cet esprit que s'est développé naguère le « mouvement pour le bilinguisme », l'idée étant que chacun maîtrise, à l'égal de sa langue maternelle (L1), une langue internationale (L2 = L1), une des grandes langues de l'Europe. En sorte que tous les Européens auraient une langue commune, proprement inter-nationale : il y aurait une langue qui serait parlée par tous. On se demande laquelle... Peut-être l'anglais ? C'est la version linguistique, au niveau européen, du mondialisme qui, comme on sait, est devenu l'idéologie dominante de notre modernité tardive. Au reste – dans cette éventualité, qui est en train de devenir réalité – il faut bien prendre conscience que cet anglais-là, ce ne sera pas la langue de Shakespeare, mais celle des séries américaines comme *Dallas*... Ce serait le deuxième scénario, un scénario qu'on dira « réaliste ».

Cela ne va pas sans conséquences. D'abord : toutes les institutions en charge d'enseigner les langues tendraient à devenir des *English Teachers Clubs*. Ce qu'on appelle encore l'enseignement « des langues » finirait par se limiter à l'enseignement de l'anglais – et de préférence, par des *native speakers*. Dès lors, la Linguistique Appliquée ne serait plus commise qu'à apporter les éléments d'un habillage « scientifique » (linguistique) permettant d'optimiser les « méthodes » et de mieux vendre les « matériels » pédagogiques, dont la plupart seront mis au point à Oxford ou à Cambridge, au M.I.T., ou ailleurs... Corollairement, les non-anglophones se trouveront cantonnés dans une sorte de *dhimmitude* linguistique et n'auront plus à jouer un rôle de supplétifs de l'enseignement : ils seront amenés à s'en tenir à des tâches « d'animation », assurant l'accompagnement des dites méthodes. Ils deviendraient des *escort-teachers* !

Autant le premier scénario semblait de nature à assurer le plein emploi dans le domaine linguistique, autant le deuxième aura pour effet (et en partie pour objectif) de « resserrer le dispositif » de ce qu'il n'y aura plus lieu d'appeler vraiment *l'enseignement des langues* (au pluriel) : cela permettra de « dégraisser » les effectifs des enseignants (et c'est à dessein, bien sûr, que je fais ici usage des euphémismes en vigueur dans le jargon militaro-entrepreneurial). On conçoit que d'aucuns y trouvent leur compte. D'abord, c'est moins cher ! Mais, surtout, il y a là un enjeu conflictuel ; et on est fondé à penser que, derrière les controverses scientifiques et pédagogiques, ce sont aussi les intérêts catégoriels de groupes socio-professionnels concurrents qui sont en cause.

Plus fondamentalement : si le premier des deux « scénarios » évoqués était censé promouvoir une sorte de « culture européenne » par excès, le deuxième n'y tendrait que par défaut, en arasant la diversité anthropologique attachée à la pluralité de nos langues. De fait, il y a une alternative à ce que j'ai appelé la « dhimmitude linguistique », et elle va dans le même sens. Dès lors que l'anglais ferait l'objet d'une appropriation (au plein sens du mot), non plus comme langue étrangère, mais comme « langue seconde », comme « seconde langue propre » (dirai-je pour reprendre une formule que j'affectionne), on irait vers « un bilinguisme anglo-X », où X représente n'importe quelle autre langue du monde, ravalée progressivement au rang d'un dialecte du quotidien que ne viendraient relever qu'incidemment les scintillantes frivolités résiduelles de la littérature. C'est ce que j'ai appelé « l'incendie linguistique généralisé » que contribue à induire la mondialisation. Là encore, on voit bien les clivages sociaux qui sont en jeu et leurs stratégies : à terme, on aurait une élite « bilingue », c'est-à-dire anglophone, et un prolétariat socio-culturel. C'est, je crois, le chanteur québécois Gilles Vigneault qui narrait l'anecdote d'un enfant rentrant de l'école et disant à sa mère : « Maman, tu sais, la maîtresse : elle est tellement bilingue, quelle (ne) sait même pas le français... »

2.3. Mon premier scénario était un rêve qui se révélait être un fantasme, alors que le deuxième scénario, le « scénario anglo » (anglo-X), est un rêve qui vire au cauchemar ! C'est pourquoi je voudrais plaider pour une troisième possibilité : le scénario *du réveil*. Ni rêve, ni fantasme, ni cauchemar, mais réveil : réveil *au principe de réalité* (en donnant à ce concept le sens qu'il a chez Freud). Faire face aux réalités de la pluralité des langues (Realität), c'est tout bonnement se mettre en devoir d'assumer, en particulier, « la tâche du traducteur » (W. Benjamin). – Le troisième scénario, c'est le scénario de la diversification linguistique sous les diverses modalités qu'elle peut revêtir, dont il reste à explorer l'ampleur et à analyser la complexité. En raison des limites imparties à la présente étude, je m'en tiendrai à quelques indications programmatiques.

Il conviendra d'accorder une place importante à la traduction, à laquelle il vient d'être fait allusion et qui constitue un mode privilégié de gestion de la pluralité des langues. D'abord, on notera que c'est un dispositif de reconquête de la langue maternelle, mais aussi une excellente école d'écriture et de lecture. Dans le prolongement du problème qui nous occupe, il est clair qu'il y a là un enjeu décisif pour les jeunes générations, dont il peut sembler parfois qu'elles soient en cours d'*analphabétisation* ! C'est au demeurant un phénomène général ; et le flux des migrations ne fait que l'aggraver, en Europe comme ailleurs.

Cela dit, sur le plan institutionnel, on sait que la traduction se trouve confrontée à un véritable goulot d'étranglement au niveau des organismes européens, en raison de la multiplication des langues à considérer au sein de l'Union européenne, telle qu'on la voit « s'élargir », et de l'inflation quantitative des textes à traduire. Là encore, il faudra innover et inventer des solutions qui prennent en compte les exigences « techniques » du problème, mais aussi ses conséquences culturelles et bien sûr la dimension politique. En tout cas, le passage de toutes les traductions par le relais de l'anglais comme seule langue-pivot ne me paraît pas être la bonne solution, à moi et à bien d'autres sur le terrain. C'est *de facto* le retour du deuxième scénario évoqué plus haut : le cauchemar du toutanglais ; avec, à terme, un appauvrissement des contenus transmis, une fragilisation des identités culturelles mises en jeu, voir un certain risque de domination extérieure... Le temps semble venu que chercheurs et intellectuels s'intéressent au problème de la traduction, et pas seulement les linguistes, ni même les seuls « traductologues »¹⁵.

Au reste, la traduction n'est pas un bloc monolithique, comme peut le donner à penser l'image traditionnelle qu'on en a souvent. Non seulement, dans le cadre général qui est le nôtre, elle est une modalité de la communication interculturelle, au sein de laquelle elle prend des formes diversifiées, ainsi qu'il va en être question un peu plus bas. Mais encore : il y a une modernisation de la traduction elle-même, sous la pression de l'informatisation (de la T.A. à la T.A.O.)¹⁶ et des procédures de « localisation » d'une part, et du fait des possibilités (plus ou moins obligées) que lui ouvrent les dites nouvelles technologies de l'information et de la communication (N.T.I.C.) et notamment le « multi-médias », d'autre part¹⁷.

¹⁵ A titre personnel, c'est ce à quoi j'ai essayé d'œuvrer depuis plus de trente ans, avec un succès mitigé... A titre indicatif, je renvoie ici à une étude où je me suis attaché à esquisser un bilan partiel et provisoire de mes recherches dans ce domaine de la traduction : « Principes philosophiques de la traduction », in : *Encyclopédie philosophique universelle*, sous la dir. d'André JACOB.

¹⁶ Dans ce domaine, la littérature est évidemment très abondante, en constant renouvellement et marquée par un rythme d'obsolescence accéléré ; je me permettrai toutefois de renvoyer le lecteur à l'état de la question que j'avais esquissé, en son temps, dans le cadre d'un Numéro de revue thématique intitulé *Le traducteur et l'ordinateur*, sous la dir. de J. R. Ladmiral : Langage, n° 116, déc. 1994.

¹⁷ C'est un aspect du problème dont traitent les travaux d'Yves GAMBIER, cf. notamment son étude « Traduction audiovisuelle : défis présents et à venir », in : E. LAVAUT-OLLEON (éd.), *Traduction spécialisée : pratique, théorie, formations...*, Bern, Berlin, Bruxelles... 2007 (coll. Travaux interdisciplinaires et plurilingues en langues étrangères appliquées, vol. 10), pp. 149-164.

3. Epilogue

N'étaient les limites imparties de la présente étude, le moment serait venu maintenant d'analyser quelques-uns des exemples de traduction concrets qu'initialement j'avais prévus. Mais je vais devoir me tenir à très peu de choses. Pour instaurer une certaine continuité avec le début de la présente étude, en creusant le même sillon, j'en reviendrai au cas des internationalismes, qui ont l'avantage d'être d'emblée relativement « transparents ».

C'est ainsi que j'ai noté qu'en français on était porté à utiliser de façon métaphorique la terminologie psychopathologique ou le vocabulaire politique, qui se trouvent être constitués le plus souvent d'internationalismes. Mais il y a là quelque chose qui est propre au contexte français, propre à la langue elle-même, avec la *périlangue* socio-culturelle qui s'y est sédimentée et que véhiculent certains de ses énoncés, en sorte que cela ne pourra que très exceptionnellement être transporté tel quel dans le contexte d'une autre « langue-culture »¹⁸. Comme quoi, encore une fois, la traduction est un mode de communication interculturelle qui déborde très vite les limites du seul support linguistique qui la sous-tend. Quoi qu'il en soit, il m'est apparu que j'étais fondé à hasarder l'hypothèse que *l'empan de métaphorisation* est plus grand en français qu'en anglais et qu'en allemand ou en espagnol, par exemple¹⁹. A quoi j'entends apporter quelques éléments d'illustration.

Ainsi parlera-t-on volontiers, en français, « d'hystérie » et « d'hystériques » pour stigmatiser des personnalités qui nous semblent exagérément extraverties et exaltées. Il m'est même arrivé de parler d'une « hystérisation de la politique » pour dénoncer la politisation excessive et illégitime qui sévit dans certains milieux et l'idéologie qui, corollairement, vient trop souvent polluer le débat intellectuel, voire les relations interpersonnelles. Mais il est clair que la traduction littérale de ces termes « ne passe pas » dans aucune de mes langues de travail, et tout particulièrement pas dans le contexte anglo-saxon...²⁰

S'agissant du vocabulaire politique, on sait qu'en français le discours de la publicité n'hésite pas une seconde à nous vendre un produit comme « révolutionnaire ». Un autre exemple : les gens de gauche, en France, vont souvent traiter de « fasciste » ceux qui défendent des idées de droite, où même seulement ceux

¹⁸ Pour les concepts de périlangue et de langue-culture, voir *Traduire : théorèmes pour la traduction*, *op. cit.*

¹⁹ C'est une idée que j'ai thématisée dans « Le prisme interculturel de la traduction », *loc. cit.*, p. 19. Je reprendrai ici certains exemples de cette étude, tout en y apportant le prolongement de quelques analyses.

²⁰ Sur ces problèmes que pose spécifiquement le concept d'hystérie, voir « Le prisme interculturel de la traduction », *loc. cit.*, p. 19 sq. ; mais aussi mon Hommage à Paul Bensimon : « Esquisses conceptuelles, encore... », in : *Palimpsestes*, Hors série 2006.

qui sont un peu moins à gauche qu'eux (et je sais de quoi je parle, pour avoir occupé moi-même les trois positions dans ma vie...).

De fait, il arrive aussi qu'on ait recours à une sorte d'hypocoristique relevant du langage parlé, traitant l'adversaire de *facho*, sans qu'on sache vraiment s'il faut y voir une euphémisation ou si cela va encore un peu plus loin dans l'insulte. Et ce qui vient d'être dit à propos de certaines catégories du vocabulaire politique vaut aussi pour celles qui sont empruntées à terminologie psychopathologique (qu'il peut leur arriver de rejoindre, comme il vient d'être indiqué) : on préférera appeler hystéro une « hystérique », parano « un paranoïaque, nymho une « nymphomane »... – Mais dans tous ces cas, n'est-on pas fondé à discerner dans le recours aux mots du langage parlé comme la (mauvaise) conscience d'un abus de langage ? que c'est là une façon d'amodier.

Toujours est-il que les euphémisations métaphoriques du vocabulaire politique qui ont été évoquées ne pourront pas, elles non plus, faire l'objet de traductions littérales dans d'autres langues que le français. Cela dit, je veux apporter encore quelques précisions concernant l'exemple mentionné précédemment. Il se trouve qu'il m'a été donné d'assumer la responsabilité d'un programme de recherche-action touchant la dynamique de groupes et la communication interculturelle sous l'égide de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (O.F.A.J.), ce qui m'a donné l'occasion de développer les linéaments d'une psychosociologie de la traduction²¹. Dans ce contexte, on imagine bien que si un jeune Français traite un jeune Allemand de « fasciste », au sens atténué qui vient d'être évoqué, c'est sans penser à mal. Il n'en reste pas moins que l'effet produit auprès de l'interlocuteur sera désastreux, compte tenu du fait qu'en allemand l'empan de métaphorisation est moins grand qu'en français et dans la mesure où il s'agit d'un internationalisme dont la consonance est aisément reconnaissable d'une langue à l'autre ; *a fortiori* en sera-t-il ainsi si on en propose une traduction littérale. Le résultat obtenu sera finalement une *surtraduction* ayant la violence d'une insulte caractérisée et relativement grave. Mais il y a plus. Attention ! une surtraduction peut en cacher une autre, dirai-je pour paraphraser la formule bien connue. La traduction courante du concept de *nazisme* en allemand est précisément *Faschismus* ! Du coup, la traduction littérale du terme français prendra la valeur d'une double surtraduction. On mesure dès lors l'impact que cela peut avoir sur un jeune d'outre-Rhin, né après 1945, de se faire traiter de « nazi » par un jeune Français...

Cela dit, il y aurait lieu aussi de faire réflexion sur le sens que ce décalage interculturel induit par la traduction revêt au niveau de la philosophie politique. Cette équation lexico-sémantique que tend à établir l'allemand entre *nazisme*

²¹ J. R. LADMIRAL & E. M. LIPIANSKY : *La Communication interculturelle, op. cit.*, pp. 21-76.

et *fascisme* fait l'impasse sur une distinction essentielle qu'a faite très justement Hannah Arendt, opposant les régimes démocratiques (comme les nôtres, avec toutes leurs imperfections), les régimes autoritaires (comme les fascismes de Mussolini, de Franco, etc.) et les régimes totalitaires (comme le nazisme hitlérien et le communisme stalinien). Faut-il voir dans le télescopage des deux termes incriminés une façon (inconsciente ?) qu'on pourrait avoir en Allemagne de se déculpabiliser et de « banaliser » le *Führer* Hitler, en le mettant dans le même sac que le *caudillo* Franco ? Quant à moi, j'hésiterai à suivre Jean-Marie de Clercy sur ce terrain.

Encore une dernière remarque à caractère méthodologique. On ne répétera jamais assez que les problèmes de la traduction ne sont pas des problèmes de mots, c'est-à-dire que les solutions à y apporter ne se situent pas au niveau d'items lexicaux isolés. Traduire, ce n'est pas remplacer les mots d'une langue (Lo) par les mots d'une autre langue (Lt). La nécessité impérative de prendre en compte le contexte nous interdit le mot-à-mot : au-delà même de la pratique du « phrase-à-phrase », on devra tendre vers « l'œuvre à l'œuvre »... Il conviendra de « dé-lexicaliser » les unités de traduction (U.T.)²². Mais il est vrai aussi que cet au-delà des mots se manifeste au niveau des mots. En outre, plus spécifiquement, il y a le paradoxe d'une contradiction à laquelle on ne peut échapper quand on fait une conférence ou qu'on écrit un article sur la traduction. Ainsi a-t-il fallu que je m'en tienne à ne prendre pour exemple que des mots isolés dans les pages qu'on vient de lire. C'est une contrainte matérielle qui impose une limite méthodologique au discours traductologique. Faute de quoi, j'aurais dû mobiliser tout un ensemble de contextes intransportables et transformer ma conférence en « atelier de traduction »²³.

Pour conclure maintenant, j'en terminerai sur un « mot », non pas au sens d'une unité lexicale, mais au sens de ce qui voudrait être un mot d'esprit (*Witz*), l'ironie et l'humour étant ce qui nous reste pour faire face au désespoir. Comme on sait, il y a quelques années, à l'Education nationale, il a été décidé d'introduire « les langues vivantes » dès le Primaire, comme si on faisait semblant de prendre au sérieux le premier des trois scénarios de la communication culturelle dont j'ai fait ici la présentation critique. Mais cela a été fait dans la plus totale « improvisation », sans aucune préparation des personnels concernés, sans moyens, sans plans d'ensemble. Ainsi, mon fils Charles a-t-il eu droit à des cours d'italien qui, en réalité, consistaient à faire écouter purement et simplement des cassettes par les élèves en classe. L'année suivante, une jeune anglophone leur a donné des listes de vocabulaire : *father, mother, brother, sister, uncle, aunt...*,

²² Cf. *Traduire : théorèmes pour la traduction*, op. cit., p. 186 sq. et pp. 204 à 208.

²³ Sur cette problématique contradictoire des exemples dans le discours traductologique, voir mon étude « Sémantique en traduction », in : *Sapere Linguistico et Sapere Enciclopedico...* a cura di L. PANTALEONI..., Bologne, 1995, pp. -, speciatim pp. 254-257.

c'est qui est anti-linguistique. Comme s'il fallait encore rappeler que les langues ne sont pas des nomenclatures. A quoi venaient s'ajouter tout un ensemble d'incohérences, comme l'absence d'une progression de classe en classe et de concertation touchant les langues enseignées. Sans parler du poids de plus en plus aliénant du « tout à l'anglais » dénoncé plus haut, qui fait que le pluriel des dites « langues vivantes » tend à n'être plus qu'une faute de grammaire. En somme, la situation était celle-ci : on paye mal des gens incompetents, qui font mal ce qu'ils font, qu'à vrai dire ils ne font pas – mais qu'on prétend qu'ils font... C'était l'effet Jack-Lang-vivantes !